

— Eh bien, si vous y consentez, messeieurs, nous emploierons cette dernière langue, reprit M. de Lectoures en anglais.

Le comte et le capitaine s'inclinèrent.

— Ecoutez-moi bien, messeieurs, ce que j'ai à vous dire est fort sérieux. Un grand conseil des chefs du parti de la réforme a été, il y a dix jours, tenu à Montauban. M. le duc de Rohan, dont vous le savez, je suis le frère de lait, présidait ce conseil. Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons sont fort graves. Le roi, ou plutôt M. le duc de Luynes, son ministre, oubliant complètement les services rendus à la France par le parti protestant, et voulant sans doute l'amener à une révolte déclarée, redouble d'injustice et de vexations contre les protestants. Les libertés qui nous ont été reconnues par l'édit de Nantes, nous sont aujourd'hui arrachées une à une. On veut nous contraindre à repousser la force par la force, et à nous révolter contre le pouvoir du roi. Cette politique déloyale et qui ne tend à rien moins qu'à la destruction de l'Eglise réformée, ne saurait durer plus longtemps. Nous sommes las de courber la tête sous le joug avilissant de favoris dissolus. Il est temps d'en finir avec ces persécutions et de prouver au roi Louis XIII que s'il est aujourd'hui paisiblement assis sur son trône, c'est au sang que ces huguenots si méprisés ont versé pendant vingt ans comme de l'eau, au service de son père, qu'il doit la couronne qu'il porte.

— Ainsi, répondit le comte du Luc, une prise d'armes générale se prépare ?

— Qui, et bien d'autres choses encore, je ne vous ai pas tout dit, messeieurs. Nous possédons nombre de places fortes bien avitaillées et en état d'opposer une vigoureuse résistance aux troupes du roi. Montauban et surtout La Rochelle sont les véritables boulevards de notre religion; il faudra nous faire une rude guerre avant de les détruire. Mais, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là encore; bien du sang sera versé avant que l'on parvienne à détruire ces remparts inexpugnables. Mais, avant que d'engager définitivement la partie contre la cour et de lever, ainsi que l'on nous y pousse, le sanglant drapeau de la révolte, nous avons résolu de faire une dernière tentative: pour cela, nous avons compté sur vous, monsieur le comte, et sur vous aussi capitaine.

— Que faut-il faire ? répondirent-ils en s'inclinant.

— Je suis arrivé à Paris il y a deux jours.

— Deux jours ! s'écria le comte avec surprise, et je n'ai pas été prévenu de votre arrivée, monsieur ?

— La police du roi est supérieurement faite, mon cher comte, j'ai failli pendant ces deux jours être dix fois enlevé; je l'aurais été sans un brave garçon que vous connaissez, Clair-de-Lune.

— Clair-de-Lune l'a fait le comte avec surprise.

Le capitaine sourit.

— C'est un garçon très-délié et surtout fort dévoué, dit-il.

— En effet, reprit M. de Lectoures, ce drôle qui est, je crois, le chef de tous les vauriens et les mauvais garçons de Paris, m'a voué une reconnaissance sans bornes, parce que, il y a une vingtaine d'années à peu près, je ne sais pas à la suite de quelle escapade, je l'ai ma foi bel et bien empêché d'être pendu. Or, hier, je fuyais comme un daim poursuivi par les chasseurs et j'étais presque sur le point de tomber entre les mains des archers qui me donnaient la chasse, lorsque le hasard me mit en présence de Clair-de-Lune,

— Mais enya, s'écria le comte, quel est donc ce mystérieux Clair-de-Lune ?

— Eh mon ami, reprit en souriant le capitaine, vous ne

connaissez que lui, c'est notre brave ami le chevalier de l'Arche-Neuve.

— Ah ! fit le comte en se mordant les lèvres.

— Allons ! reprit le capitaine, vous voilà fâché. Quo diable aussi, mon ami, vous êtes par trop susceptible. Le métier que nous faisons exige que nous ne soyons pas trop scrupuleux dans le choix de nos agents. Vous avez tort d'avoir des préventions contre ce brave garçon. Il a mené une vie peut-être un peu agitée, mais je vous certifie qu'au demeurant c'est le meilleur garçon du monde.

— Il est dévoué et surtout reconnaissant, reprit M. de Lectoures. Je vous avoue que, pour ma part, je l'apprecie fort, car, pour tout dire, sans lui j'aurais, pas plus tard qu'hier, ainsi que je vous l'ai dit, passé un très-mauvais quart-d'heure.

— Puisqu'il en est ainsi, messeieurs, je ne me montrerai pas plus susceptible que vous. Veuillez donc continuer, M. de Lectoures, et ne nous occupons plus de ce détail.

— Ma tête a été mise à prix, pas à une somme aussi forte, à la vérité, que celle de M. de Rohan, mais enfin à une somme assez considérable pour tenter la cupidité d'un misérable. Clair-de-Lune connaît ce détail, et cependant, lorsqu'après m'avoir rencontré si providentiellement au moment où, ainsi que je vous l'ai raconté, j'allais tomber entre les mains de mes ennemis, quand Clair-de-Lune m'offrit ses services, la pensée ne me vint pas un seul instant de les refuser.

— Oh ! oh ! dit le comte du Luc, voilà qui me raccommode tout à fait avec lui.

— Je vous avoue que je tiens ridiculement à ma tête; de plus, j'étais chargé d'une mission pour vous, monsieur le comte, mission que, sous aucun prétexte, je ne pouvais manquer d'accomplir. Je me livrai donc complètement et sans arrière-pensée à ce brave garçon. Ce n'était pas chose facile que de dépister les espions. Clair-de-Lune y réussit en me cachant tout simplement dans la Cour des Miracles où, vous le savez, jamais, sous aucun prétexte, un agent du gouvernement n'oserait se hasarder à pénétrer. Voilà pourquoi, messeieurs, je suis, à mon grand regret, contraint de vous recevoir ici. Enfin à la guerre comme à la guerre; pourvu que nous réussissions, le reste, il me semble, importe fort peu.

— Vous avez raison, monsieur. Le principal est de réussir. Mais nous ne savons rien encore de ce que vous voulez faire ?

— Soyez tranquilles, dit en riant M. de Lectoures; bien que par des voies détournées, cependant j'y arrive. Donc, monsieur le comte, a résolu de vous charger d'une entreprise qui, si elle réussit, peut, tout en évitant l'effusion de sang, délivrer pour toujours notre parti du joug honteux sous lequel on prétend le courber.

— Je vous écoute, monsieur.

— Le duc de Rohan a reçu les divers courriers que vous lui avez expédiés; il sait que les intérêts de la Réforme à Paris vous ont été confiés, vous avez rendu de grands et nombreux services.

— J'ai fait ce que m'ordonnait mon honneur, monsieur.

— Aussi n'est-ce pas un éloge que je vous adresse, monsieur le comte, c'est une justice qu'au nom de M. le duc de Rohan je me plais à vous rendre. Vous avez, paraît-il, monsieur, réussi à amener plusieurs gentilshommes puissants de notre parti à prendre une part active aux événements, c'est-à-dire à défendre les intérêts de leurs frères.

— J'ai été assez heureux, oui, monsieur, pour obtenir ce résultat.